

«Se fondre»

Survivre à l'homogénéité du monde



Photo: Valerian Mazataud

Le réalisateur Simon Lavoie et
l'acteur Jean-François
Casabonne, pour le film «Se
fondre»

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

Journal Le Devoir 27 juin 2024

•

Dans un Canada où le Québec
est entièrement assimilé et où

s'effacent les derniers vestiges de la langue française, des prisonniers politiques, militants pour la souveraineté, purgent des peines à perpétuité dans des conditions exécrables. Du jour au lendemain, après des années de détention, les condamnés sont tour à tour trouvés morts au petit matin, assis sur la toilette de leur cellule.

Bien que les geôliers cherchent en vain la source du problème, le spectateur comprend rapidement que les décès sont causés par un ver solitaire que son hôte, matricule 973 (Jean-François Casabonne), dépose chaque soir dans la cuvette afin qu'il se faufile dans les réseaux d'aqueduc de la prison jusqu'à sa prochaine victime.

Ce ver, et la volonté de s'essayer à la science-fiction — « un genre qui relève presque ontologiquement du cinéma » — dans un film qui « tutoierait le destin collectif des Québécois », habitait Simon Lavoie depuis plusieurs années. C'est toutefois un sentiment d'urgence, ravivé par la pandémie, qui a permis au cinéaste réalisateur de *Laurentie* (2011) et de *Ceux qui font les révolutions à moitié* n'ont fait que se creuser un tombeau (2016) de placer les dernières pièces de son casse-tête.

« La question de l'avenir du Québec me tient éveillé la nuit. Ce que je perçois comme une lente érosion de notre langue et l'aplanissement de nos traits culturels semble se dérouler dans une parfaite indifférence. J'ai ressenti l'urgence d'assumer cette pensée nationaliste un peu taboue et inconfortable. »

Le cinéaste avait une telle foi en son projet qu'il s'est lancé tête baissée dans la grande et éreintante aventure de l'autoproduction, avec tout ce que cela implique de contraintes, de précarité, de risques. « Aujourd'hui, on peut voir quelques logos au générique, mais au départ, je n'avais que les bourses du Conseil des arts pour débiter. Avec ce budget modeste, j'ai acheté les retailles de tournage de la télésérie *La nuit où Laurier Gaudreau s'est réveillé*, pour pouvoir tourner mon film sur pellicule. »

Jean-François Casabonne, qui interprète le rôle principal, a sauté à pieds joints dans l'aventure avec celui qui l'a dirigé dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (2017). « C'est vraiment un privilège fantastique de pouvoir explorer l'intériorité d'un personnage de cette façon, celle d'un homme enfermé qui cherche à libérer ce qui gronde à l'intérieur de lui. Simon convie le public à une expérience radicale, et je ne pouvais qu'embarquer dans cette audace. »

Hybridité et aspérités

Bien que modeste par ses moyens, *Se fondre* ne manque pas d'ambition. Rempli de métaphores insolites, le film se veut aussi à la confluence de plusieurs genres, dont l'essai cinématographique, l'horreur, la science-fiction, le pamphlet politique, le documentaire et le cinéma muet.

« J'ai l'impression que quelque chose de fécond naît de ce choc entre les genres, soutient le cinéaste. Dans ces heurts, il y a des créations de sens étonnants, des contradictions qui forgent une sorte d'avancement pour le langage du cinéma. J'avais dès le départ la volonté, dans le contexte de cette production, de faire un film qui allait me permettre toutes les audaces, toutes les libertés. »

Cette hétérogénéité de tons est perceptible dans tous les aspects du film, de l'interprétation à la mise en scène, en passant par l'image. Ainsi, *Se fondre* a été tourné en format 16 mm, avec un ratio d'image 1.66/1 qui rappelle le cinéma d'auteur français d'après-guerre. Les images n'ont par ailleurs pas été nettoyées ni recadrées, et toutes les instabilités, les rayures, les poussières et les perforations ont été maintenues.

« C'est un choix posé en réaction contre cette espèce d'homogénéisation qu'ont toutes les images de nos jours. L'imagerie qui nous provient des plateformes comme Netflix est tellement uniforme, glacée, ça me donne la nausée. Avec le passage au numérique, c'est tout un côté organique, matériel et physique du cinéma qui s'est un peu perdu. C'est aussi en adéquation avec notre scénario, qui n'a pas été figolé pendant dix ans et relu par une cinquantaine de personnes, mais qui part d'une intuition, d'un élan. »

Toujours dans cette volonté de préserver son film d'une aseptisation mondialiste, Simon Lavoie choisit de transposer la majorité de ses dialogues, tous ceux prononcés en anglais, en sous-titres, à la manière du cinéma muet, dans un refus de « faire entendre cette langue dans un film québécois, et d'ainsi participer à sa primauté au détriment du français. »

Interroger la mémoire

En comparution devant le juge, un quart de siècle après son incarcération, Matricule 973 renie toutes ses convictions politiques. Une fois libéré, il ne reconnaît plus le monde dans lequel il a vécu. Dans les rues de Montréal, il n'entend plus sa langue. Renouant avec des résistants, il comprend que le ver solitaire qui habite ses entrailles est plus qu'un simple parasite, et qu'il représente en quelque sorte la mémoire et les savoirs du peuple québécois.

Comme ce ver, qui devient un symbole de l'effacement et de la renaissance de la mémoire, le film de Simon Lavoie interroge le rapport qu'entretient le spectateur à cette dernière.

Pour ce faire, il a notamment recours à des images d'archives, et à des citations de penseurs tels que Fernand Dumont, Maurice Séguin, André Laurendeau ou Hubert Aquin, déclamées par les détenus qui cherchent dans cette parole toujours en construction un élan de vie. « Simon a fait le choix de tourner dans la même prison qui a servi de décor au film *Les ordres* (1974), de Michel Brault. On est plongés dans la mémoire d'un référent culturel québécois et, en même temps, le film nous questionne constamment sur les façons de faire revivre cette histoire commune. C'est brillant », souligne Jean-François Casabonne.

Ce procédé fonctionne également dans une séquence de style cinéma-vérité, dans laquelle le réalisateur documente la réalité d'hommes partant à la pêche aux anguilles, et qui rappelle par le ton et la forme le cinéma de Pierre Perrault. « Cette tradition, pratiquée depuis des centaines d'années, est en voie de se perdre. C'est quelque chose qui témoigne de notre rapport au territoire, et qu'il faut chérir et protéger à tout prix », affirme-t-il.

Le message que martèle Simon Lavoie est clair. Pour qu'un peuple puisse détenir les leviers qui lui serviront à affronter les grandes crises que traverse le monde, il doit d'abord avoir une identité solide.

« J'ai l'impression que depuis l'échec du deuxième référendum, on a internalisé les accusations de xénophobie et de repli identitaire que nos adversaires politiques nous ont lancées, et on en est dorénavant prisonniers. C'est quand même étonnant qu'une société de porteurs d'eau issus d'une pauvreté extrême et d'une sous-éducation, en quelques années, soit devenue une société blanche qui génère l'oppression. J'ai la crainte qu'on manque cette fenêtre d'opportunité historique qui est en train de se refermer à cause de pressions démographiques, de la mondialisation. Pour prendre les décisions qui s'imposent sur la crise climatique et les autres enjeux contemporains, on a besoin de tous nos leviers. »

Le film *Se fondre* prend l'affiche le 28 juin.